

À ces belles pages s'ajoute une série conséquente de « lettres retrouvées », (à partir de 1831), ainsi que surtout des Annexes qui valent le détour. En première place, on peut mettre le compte rendu du procès opposant Dumas à un certain marquis d'Espinau de Saint-Luc, qui l'accuse d'avoir mérité d'un de ses prétendus ancêtres dans des scènes quelque peu scabreuses de La Dame de Monsoreau. La question autour de laquelle tourne le procès a une importance toute littéraire : « Le romancier a-t-il le droit d'accommoder l'histoire à sa fantaisie, et ce droit est-il sans limite ? » (574). L'avocat du romancier, disons-le quitte à courir le risque de gâter le suspense du lecteur, aura gain de cause, plaidant à grand renfort de citations savantes que « M. Alexandre Dumas n'a fait que de l'histoire positive, sévère, exacte » (575).

Soutenu par tout l'apparat critique désormais habituel, que les chercheurs trouveront précieux, ce cinquième tome de la Correspondance générale de Dumas, qui réunit lettres et documents d'un intérêt indéniable, offre une suite bienvenue à un projet qui – on s'en doutera étant donné le sujet – se lit comme un feuilleton. On attend avec impatience le prochain épisode.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Roose, Marie-Clotilde. *Désir d'être et parole poétique*. Paris : L'Harmattan, 2020. 389 p.

L'ouvrage de Marie-Clotilde Roose est fondé sur sa thèse de doctorat en philosophie, soutenue en 2006. Elle s'y propose de mettre la pensée phénoménologique de Mikel Dufrenne à l'épreuve des poèmes de plusieurs auteurs contemporains, dont Yves Bonnefoy et Philippe Jaccottet. Il s'agit, en dernière instance, de s'interroger sur l'existence et les modalités d'un « désir d'être » qui présiderait à l'émergence de la parole poétique.

Les six chapitres du livre sont regroupés en trois parties. La première précise les fondements théoriques et méthodologiques de l'entreprise. La deuxième conduit une exégèse des écrits de Mikel Dufrenne consacrés à la parole poétique. La dernière approfondit la réflexion sur la notion de désir à l'aide de nombreux poèmes et d'emprunts à la psychanalyse.

Le premier chapitre pose les jalons de la réflexion en effectuant un travail de définition du « poétique » (à partir de Jean-Luc Nancy), du « penser » (à l'aide de Merleau-Ponty), puis en conjuguant les deux dans une interrogation sur ce que signifie « penser le poétique ». Roose finit par préconiser une position médiane, qui affirme la possibilité de produire un discours sur le sens du poème sans pour autant nier la part de mystère qui caractérise la rencontre poétique.

Dans le deuxième chapitre, l'auteur esquisse les trois « voies » qu'elle empruntera dans son enquête. La voie phénoménologique (Merleau-Ponty) montre comment langage poétique se constitue comme support de l'expérience. La voie herméneutique (Ricœur, Jenny, Collot) réfléchit à la perception du poème à travers l'acte de lecture. Enfin, la voie psychanalytique (Freud, Kaufmann) doit permettre d'élargir l'examen du désir en prêtant attention au sujet et à l'inconscient.

L'œuvre de Mikel Dufrenne est soumise à l'examen dans le troisième chapitre, qui restitue avec clarté et lucidité les apports du philosophe à la compréhension de l'objet poétique. Clarté, car le parcours méthodiquement tracé par Roose permet même aux non-initiés de saisir les sources et l'inspiration de la pensée de Dufrenne. Lucidité, car les limites de cette pensée sont aussi mises en évidence. D'une part, Dufrenne ignore largement la théorie littéraire et, d'autre part, il glisse parfois vers une tentative d'approche métaphysique qui obscurcit les poèmes.

L'analyse se poursuit dans le quatrième chapitre, consacré aux notions de poétique et de philosophie de la Nature selon Dufrenne. La Nature est ici définie comme « le fond originel qui permet [au langage poétique] d'apparaître » (159). L'autrice retrace la généalogie de cette notion, qui puise ses sources dans le spinozisme et le romantisme. À travers l'idée de Nature, Dufrenne propose de subsumer l'expérience poétique à une transcendance qui, bien que déthéologisée, fait du poétique un vecteur privilégié d'accès à la vérité de l'être. La poésie s'entend ici comme le produit d'un *poiein* (acte de création) qui irait au-delà seul champ littéraire pour embrasser l'expérience esthétique de manière plus générale.

Ce n'est qu'à partir du cinquième chapitre, consacré à la question du désir d'être, que l'ouvrage commence à citer quelques poèmes. L'essentiel du chapitre est occupé par une lecture lacanienne de l'origine et de la destination de la parole poétique, située à mi-chemin entre Éros et Thanatos. Cette position médiane dans l'ordre symbolique et langagier en fait le lieu privilégié de l'interrogation et de la communion esthétique plutôt que de la construction d'un savoir tangible.

Le sixième et dernier chapitre veut se situer « au seuil du poème » (305) et engage un dialogue plus approfondi entre la lecture psychanalytique du chapitre précédent et les écrits poétiques et métopoétiques de cinq poètes contemporains. Yves Bonnefoy est particulièrement sollicité, sa démarche réflexive et autothéorique permettant de consolider une appréhension de la parole poétique comme entre-deux : entre être et non-être, sens et non-sens, soi et autre, instant et éternité. La seule certitude qui demeure en fin de compte est celle du désir, qui fait advenir la parole poétique à l'être et rend possible l'émerveillement qu'elle suscite.

Cet ouvrage témoigne d'un effort louable pour arrimer la théorie esthétique, qui laisse sceptique lorsqu'elle prétend parler de la poésie tout en flottant à l'écart des poèmes. Considérant que la poésie court le risque d'être « instrumentalisée » (237) par le discours philosophique, l'autrice engage un dialogue bienvenu entre les disciplines. Mais cet échange aurait pu gagner en ampleur en ne confinant pas les extraits poétiques aux dernières pages de l'ouvrage, et en proposant des analyses qui ne s'arrêtent pas à la surface lexicale des poèmes et tiennent compte des ressources rythmiques et stylistiques propres au langage poétique.

Oscar Bisot

University of Toronto

Dreyfus, Pauline. *Paul Morand*. Paris: Editions Gallimard, 2020. 484 p.

In this new biography of Paul Morand, Pauline Dreyfus takes on the challenge of exploring the romanesque existence of a man 'né sous Sadi Carnot et mort sous Valéry Giscard d'Estaing; qui a traversé le XXe siècle, connu deux guerres mondiales, révolutionné le style littéraire et dont la gloire emprunta le tracé des montagnes russes' (11). Eschewing the approach of academic monographs (which are conspicuous by their virtual absence from the end-notes), Dreyfus also differs from previous biographers thanks to her exclusive access to Paul Morand's *journal intime*, written between 1940 and 1950, and his voluminous correspondence, notably with his parents and his wife of sixty years, Hélène Chrisoveloni. The result is a very full and readable account of *un homme pressé* who went from modernism to Pétainism, from cosmopolitan globetrotting to exaltation of the national, from youthful high jinks with Jean Cocteau at *Le Boeuf sur le toit* to the ageing *beauf* perplexed by girls in miniskirts and boys with long hair. This itinerary is already familiar to many, but Dreyfus is able to bring out other aspects of Morand. Firstly, his contracts and correspondence show an eternal bourgeois who, unlike his artistic father, was forever obsessed with money and acceptance by the establishment.